

Le temps à l'œuvre dans la peinture.

Pour Christian Bonnefoi

La notion de transparence qui parcourt l'histoire de la peinture pourrait à elle seule être le fil conducteur capable de nous rendre sensible aux expériences de pensée les plus remarquables qui furent inventées par les peintres pour entre-ouvrir dans nos regards ce qui dans le visible se dérobe.

Les tableaux de Christian Bonnefoi racontent une nouvelle étape de cette histoire, mais chez lui la transparence n'est pas utilisée pour nous faire ressentir les limites de l'indicible, ou un au-delà du tableau, elle est le support d'une mise à l'épreuve de l'espace même du tableau, et le moyen d'écouter le sens de cet objet silencieux qui l'air de rien transite dans nos regards et le change.

Dans le temps géologique le processus naturel de fabrication du cristal de roche, la transparence est une qualité de la matière minérale qui invente les contours de son dessin transparent, et en se multipliant à l'infini cette sécrétion a donné un corps géométrique à la lumière.

Pour le peintre ce qui demeure transparent en réserve des opacités peintes, c'est la possibilité de matérialiser physiquement dans l'œuvre la transparence de l'air du temps qu'il délimite, et met en perspective la succession des événements imperceptibles qui ont conduit à son apparition.

Le tableau est une surface d'intentions, produit par une construction obéissant à une logique matérielle résultant de l'agrégation successive de gestes réalisés séparément, et de la compression dans la surface de peinture de fragments d'instant distinct, d'instinct distant.

Dans les œuvres de Christian Bonnefoi il y a quelque chose de particulier, le regard voit quelque chose que nous ne devrions pas voir, le travail s'est déployé selon une méthode inventée où les gestes de tracer, recouvrir, découper, sont effectués par l'implication du corps tournant autour et dans le tableau, ce mouvement d'approche et d'attraction, est paradoxalement une suite de contournement et d'évitement afin que la peinture ne soit pas un objet pré-pensé. Le tableau est un chantier ouvert fait d'assemblage, montage, juxtaposition, superposition, interruption, faux raccords, recadrages.

Dans son outillage il n'utilise pas de ciseaux comme dans les papiers découpés, où Matisse ajuste les surfaces de couleurs pour la parure décorative du tableau, mais il a recours à l'attaque du *cutter*, qui trace une vitesse, forme de décision à trancher pour dépecer et déplacer les états antérieurs du travail provoquant dans cette mise en lambeaux un agencement inattendu fait de rencontres accidentelles, un « mille-feuilles » de temps en dispersion.

Dans la texture de ses œuvres faites de toile transparentes contre collées, dessin, surface, couleurs, découpes, après des périodes de destruction volontaire, tour à tour dispersés et rassemblés, ce n'est pas de repentir qu'il s'agit mais de l'introduction du hasard et de son pouvoir de défaire le programme générique (génétique ?) en cours dans l'élaboration du tableau, afin de conserver toutes les potentialités d'issues formelles qui recèlent en lui.

Certaines opérations semblent être réalisés en aveugle, dans l'acte de peindre l'artiste ignore une grande part de ce qui est en train de se produire, il fait l'expérience intime d'observer les conséquences de ses gestes qui peu à peu font advenir des formes inconnues.

Les tableaux dans leurs compositions s'apparentent à des montages filmiques qui sont une possibilité d'agencement et une alternative au principe traditionnel de composition. Les processus qui sont mis en œuvre provoquant des chocs visuels, qui ne peuvent être prévus, mais le « Final cut » reste toujours fidèle aux processus mis en œuvre. En regardant de très près ses tableaux on ne discerne pas clairement si il est peint sur la surface de l'écran transparent ou sur son revers, sans doute sur les deux mais il reste toujours une part insaisissable dans cette façon de travailler.

Ainsi l'expérience de vision que nous propose les tableaux de Christian Bonnefoi nous immisce dans des écarts de temps « infra-mince », où la surface nous montre simultanément les sillages d'un trajet déployé dans la durée, et la profondeur d'un territoire que la peinture révèle en nous montrant comment le temps s'y trouve pris.

Bernard Moninot

Château Chlalon Le 31 12 2014